

Yamada, découvreur et réinventeur

Plus j'avance dans la vie, plus je m'interroge sur le sens qu'elle a, par rapport à celui que quelques artistes, quelques poètes ont donné à la leur. C'est avec ces artistes, ces poètes que je me confonds parfois – en empathie. Il m'est évident, en tout cas, qu'ils répondent à certaines des questions que je me pose et souvent plus clairement que je n'ai su le faire. C'est dans leur miroir que je me reconnais le mieux, et c'est parce que je crois m'y reconnaître que je me suis parfois autorisé, après les avoir écoutés, à parler à leur place, en tout cas à leurs côtés.

Un artiste prend, dès le départ, un risque : celui de se perdre, de tout perdre. S'agit-il d'une vocation, ou d'un destin ? D'un choix individuel délibéré, ou d'une acceptation anticipée des conséquences de tout exercice de la liberté ? Ou tout à la fois ? Car enfin, personne ne les a forcés à suivre cette voie aventureuse que l'on s'ouvre en créant quelque chose qui relève autant de l'intelligence, de l'intuition que du savoir-faire. Ils auraient pu en choisir une autre : celle d'un ingénieur ou d'un savant, par exemple, ou d'autres activités plus sûrement tracées dans le *socius* et, surtout, beaucoup moins aléatoires.

Jorge Luis Borges a déclaré, au début de son *Atlas* : « Il n'y a pas d'homme qui ne soit un découvreur. On commence par découvrir l'amer, le salé, le concave, le lisse, le rêche, les sept couleurs de l'arc-en-ciel et les vingt-six lettres de l'alphabet ; puis on passe aux visages et aux astres ; on termine par le doute ou la foi et la certitude presque totale de sa propre ignorance. » Les peintres, les sculpteurs sont des « découvreurs », dans ce sens, plus conscients que la plupart des autres hommes : ils touchent, ils regardent, ils réfléchissent plus intensément, en explorant le champ psycho-sensible dont ils choisissent de s'entourer : ce fut le cas de Van Gogh et de Gauguin, de Picasso et de Giacometti, comme de tous ceux, nomades par tempérament, qui ont voyagé et se sont installés dans d'autres pays que le leur.

C'est le cas de Yamada. Né en 1949 à Gifu, dans le « Japon profond », il fait partie de ces artistes qui ont plongé ainsi dans l'inconnu, en s'installant en 1973 à Paris sans même parler le français : il s'y est inscrit à l'École des Beaux-Arts, où son professeur, César – l'a laissé complètement libre de faire ce qu'il voulait. Il parle et écrit maintenant en français et s'est fait de nombreux amis parmi la communauté internationale des artistes de Paris. Il a exposé ses œuvres à Paris, Genève, Amsterdam, Rouen, Cologne, etc, mais aussi au Japon. Il a écrit de nombreux petits textes, assez courts en général, où il expose ses idées et ses intentions sous forme métaphorique, essentiellement poétique et interrogative :

« Maintenant, dit-il par exemple, à travers ma nuit, j'ai envie de trouver le ciel obscur, point après point, pour trouver la lumière avant la naissance du jour. De quelle manière ? » (*Trou blanc*, 2001). Ou, plus mystérieusement encore : « Parfois, les choses abandonnées me parlent. Ces choses deviennent matériaux de ma sculpture et rencontrent les personnes qui demeurent dans mon corps. Quelque fois, au contraire, des êtres provoquent les choses abandonnées. C'est comme cela que mes œuvres naissent. Suis-je le guide entre les choses et les personnes ? (...) Un jour viendra-t-il où les hommes vivront dans le paysage sans moi ? »

Yamada travaille donc, consciemment, dans l'espace qui sépare la vie de la mort, peut-être en vue d'une nouvelle naissance au monde et à lui-même. L'une de ses sculptures représente un fœtus,

qu'il a photographié dans un champ de blé près de son propre enfant. Nombre de ses collages évoquent la résurgence, la naissance et la mort. - Impermanence permanente, bien japonaise celle-là ? Ou fidélité à l'esprit du yin et du yang ? Peu d'artistes sont aussi conscients de ce rôle de funambule sur un fil tendu entre les extrêmes, et du risque mental qu'ils prennent vis-à-vis de la société - de toute société. A la fois « en retard » et « en avance » sur son temps, il obéit à ce que Nietzsche a appelé « l'Éternel retour ».

Éternel retour de l'identique, retour éternel du différent, cycles de décadence et d'ascendance, de l'ancien et du moderne, du tragique et du comique, du bonheur et du malheur, du chant et du silence... éternel retour de l'être et du néant, de l'humain-trop-humain et du surhumain, un nouveau « centre de gravité », tel est, selon Nietzsche lui-même, la seule possibilité de sauvetage hors du nihilisme. Il suffit, en effet, de considérer l'oeuvre de Yamada comme un éloge de l'immanence, débarrassée de toute tentation de transcendance, pour qu'elle s'éclaire toute entière. Il a échappé complètement à toute forme de domination du christianisme ou du shintoïsme.

Ses premières sculptures sont des Têtes posées sur le sol : elles ont un profil pharaonique - non asiatique, en tout cas. En plâtre d'abord, puis en résine, elles font penser à des têtes de soldats, morts ou vivants, mais c'est une illusion. Yamada n'a rien d'un nostalgique de la guerre : né trop tard pour ça, il ne pouvait même pas avoir l'occasion d'y participer. Elles sont anonymes - calmes et même sereines. Des hommes, tout simplement, pas des héros, ni des victimes : des hommes comme vous et moi, dans la mesure où nous nous reconnaissons comme tels, dans l'innocence de notre devenir, partout, sur la même planète.

Quand il est arrivé à Paris, s'y est promené ici et là, il a sans doute été très vite fasciné par les affiches. Non pour leur contenu politique ou commercial, non pour leurs lettres et leurs figures, mais comme matériau, puisqu'il les a déchirées en tout petits morceaux, qu'il a accumulés dans son atelier au point d'en faire des tas très épais, où il puisait pour composer, avec soin, ses propres figures : rien à voir, donc, avec les affiches lacérées de Hains, Villeglé, Rotella, etc. Il en a tiré de véritables mosaïques de papier, qui composent une sorte de mythologie personnelle, qui n'a, elle non plus, rien de religieux, rien de politique, rien de japonais non plus. Ce sont des visions surgies ex nihilo, toujours splendidement inventées. Des personnages, des paysages qui n'ont aucun modèle, sauf dans les photographies qui les accompagnent parfois, mais sans référence exclusive à une tradition quelconque. Cette oeuvre en papier, qui s'est prolongée pendant dix-sept ans, a été produite selon une technique artisanale elle aussi inventée grâce à la dextérité inouïe de ses mains. Elles m'ont ébloui par leur beauté dès que je les ai vues exposées à la galerie Claude Samuel, puis sur les murs de son atelier. Un surgissement à l'état pur, toujours renouvelé, une suite de rêves réalisés par-dessus tout, hors de tout, comme une légende, la libre légende de Yamada, qui a duré jusqu'en 2000.

Il y a la marque d'une grande audace dans tout cela, et une parfaite indépendance d'esprit. N'imitant personne, Yamada ne s'imité même pas lui-même. Il pense, réfléchit, agit entièrement seul, comme si le vide était son élément naturel et son seul soutien : le vide central. Mais Yamada n'a jamais abandonné la sculpture : il l'a renouvelée. En 2003, par exemple, il a exposé une très singulière cage en fer et en verre sur roulettes, intitulée *Lune-Soleil-Terre*, qui contenait une peinture à l'acrylique représentant deux personnages penchés sur un immense visage où les yeux sont évoqués par des cercles, le nez par un triangle et où une bouche ouverte, aux dents apparentes,

évoque un croissant de lune plutôt funèbre. Oeuvre étrange, sculpture-peinture difficile à interpréter : la mort et la vie s'y opposent, en effet, comme lune et soleil, mais sans se contredire l'une l'autre, à la fois tragique et dérisoire. L'exposition était elle-même intitulée ... *et mes désirs* : de quels désirs s'agissait-il ? Il ne l'a pas dit. Cette sculpture mobile, énigmatique, faisait partie d'un ensemble de peintures sous verre et de grattages sur miroir, où des personnages sont présentés côte à côte dans un châssis de fenêtre, ou des têtes dans un tableau à croisillons, comme des ex-voto aux murs d'une chapelle désaffectée.

Pressentiment d'une mort annoncée ? celle de sa mère ? Dans un texte intitulé *Merci*, Yamada raconte :

« Le 3 janvier 2005, tu es enfin arrivée à destination.

Tu marchais à quatre pattes dans le couloir, tel un quadrupède, vers une gare, encore inconnue il y a trois ans.

Il y a un an que je t'ai vue pour la dernière fois. Il me semblait, alors, que tu poursuivais ce voyage sans fin en wagon-lit. Je me demandais si c'était le train ivre qui te berçait ou si tu avais seulement oublié de descendre à la gare.

Jadis, tu m'avais appris à marcher.

Aujourd'hui, tu m'apprends aussi à me reposer. Merci.

Désormais, nous poursuivrons notre chemin depuis cette gare nommée départ. »

Ces sculptures représentant sa mère à quatre pattes - elle est effectivement venue un jour à sa rencontre de cette façon surprenante - sont donc autobiographiques. A l'opposé de ces sculptures, les plus récentes de ses œuvres évoquent le célèbre *Plongeur* de Paestum, tel qu'il est peint au-dessus d'un cercueil : à la fois vivant et mort. Yamada en a fait une longue et fine sculpture se précipitant dans le vide de son atelier, des sculptures-tableaux métalliques, et une sculpture en fer et peau, qu'il a photographiée perchée sur un rocher au bord de la mer. Elles résument les itinéraires aventureux d'un grand et pur artiste, dont le rêve perpétuel, obsessionnel, insistant, oscille du zénith au nadir.

Dans un tableau de 1983, Yamada avait déjà résumé cette volonté d'ouverture universelle en représentant le plongeur de Paestum se précipitant dans la célèbre *Vague* de Hokusai.

Le Plongeur, c'est lui. La Vague, c'est les autres, la houle et la foule de tous les autres. Paradigme d'une autre civilisation possible, où la culture extrême-orientale et la culture occidentale seraient idéalement réconciliées : le rêve que j'ai tout fait dans ma vie pour réaliser moi-même. Y parviendrai-je aussi bien que lui ? J'en doute.

Il faut donc dire Merci au découvreur et au réinventeur nomade Yamada. Il aidera d'autres individus à se reconnaître eux-mêmes en tant que plusieurs hommes différents dans le même corps, porteurs de longues traditions entrecroisées, connues ou inconnues d'eux-mêmes.

Alain Jouffroy, 2008.